

Paul de Verbizier, un demi-siècle sur le devant de la scène



Paul de Verbizier. Reproduction DDM.

[Vie locale, Ariège](#)

Publié le 15/11/2009 à 03:48

La Dépêche du Midi

On a pu voir le parcours des deux frères de Verbizier mais c'est le père, Paul, qui « mit le pied à l'étrier » de la famille, si l'on peut se permettre cette expression concernant un militaire.

Lorsqu'il voit le jour en 1772, sous le règne finissant de Louis XV, Paul de Verbizier est le pur produit de ces dynasties de gentilshommes verriers tout acquis pour beaucoup au protestantisme, sa mère étant une De Robert, de la branche De Garils.

Très jeune, voilà notre Couserannais attiré par la carrière des armes, dans une période d'autant plus propice que la Révolution est passée par là et que les puissances européennes sont bien décidées à la tuer dans l'œuf.

A 20 ans à peine, il s'engage dans les volontaires de l'Ariège lors de la levée en masse pour défendre nos frontières menacées et incorpore une armée au sein de laquelle l'ascension est parfois fulgurante, tant les vingt-cinq ans de batailles qui l'attendent peuvent révéler la bravoure de certains.

Plusieurs fois blessé

Rapidement sous-lieutenant, il est plusieurs fois blessé, notamment à Peyre-Torte (1793) et capturé par l'ennemi, ce qui lui vaut de tâter, durant deux ans, des geôles espagnoles. Enfin libéré en 1795, il part pour l'Italie où les combats auxquels il participe montrent ses réelles prédispositions pour le commandement.

Quelques années plus tard, déjà à la tête de faits d'armes importants, nanti des épauettes de capitaine adjudant major, Paul de Verbizier revient en Italie puis part pour l'Allemagne, avant de regagner l'Espagne pour une longue et victorieuse campagne en Catalogne, la Légion d'honneur épinglée au revers de son uniforme. Saragosse, Vic, Lérida puis Tarragone, où il est blessé, le font remarquer de l'empereur et, en 1811, il devient baron et général de brigade. Il fait alors partie de ces fervents soutiens du régime bonapartiste, penchant qui ne se démentira pas tout au long de sa vie et qu'il semble bien avoir transmis à sa progéniture. Après quelque temps et divers combats en Espagne, il repart se battre en Italie où la chute de l'Empire le trouve. Il est démobilisé dès Louis XVIII restauré mais son ralliement lui permet de devenir maréchal de camp. Ce rapprochement avec les Bourbon n'est que provisoire, contraire à ses convictions profondes et, lorsque Napoléon revient de son exil, il s'attache immédiatement aux pas de l'Aigle, commandant la place de Mont-Louis. Il paie donc le retour du roi, cent jours plus tard, se voyant mis en demi-solde puis rayé des cadres de l'armée.

Au Conseil général...

Il sombre alors dans l'existence morne d'un nobliau de province, reclus dans ses souvenirs de gloires et seule la vacance d'un siège cantonal, délaissé par son beau-père, Louis de Foix Fabas, lui permet de siéger au conseil général, le tirant de sa torpeur. Aussi, lorsque Louis-Philippe s'empare du trône après la Révolution de juillet, est-il de ceux qui soutiennent le nouveau pouvoir en place, devenant commandant des troupes de l'Indre puis représentant le canton de Sainte-Croix-Volvestre. Une nouvelle Révolution et voilà notre militaire rendu à sa retraite, définitive celle-là. Il meurt fin 1850, alors que le neveu de celui qu'il a suivi à travers toute l'Europe s'appête à restaurer les aigles poussiéreuses sur le drapeau français. S'il ne voit pas s'instaurer un régime auquel il aspirait, ses fils, en revanche, en bénéficieront pleinement.